

Charlotte Heinritz
Fern Universität

Chronique familiale ou autobiographie? Un mode d'écriture féminine à la fin du XIX^e siècle

Les chroniques familiales et les chroniques des entreprises familiales (Hausbücher) font partie des formes littéraires les plus importantes à l'origine de l'histoire du genre autobiographique. En Allemagne, les premières chroniques familiales sont nées au XV^e siècle*. Elles se sont développées à partir des livres de comptes (Geschäftsbücher), qui à l'époque sont devenus usuels. La croissance du commerce a obligé les négociants à rendre compte de leurs affaires par écrit, tout d'abord sur leur commerce. Mais peu à peu, dans ces livres de commerce rédigés sans forme, ils ont pris des notes qui ne concernaient plus directement les intérêts commerciaux. Les négociants y ont mentionné des événements sur la commune et sur leur maison, et ont, de plus en plus souvent, parlé du destin des membres de leur famille: naissances, baptêmes, mariages et décès (voir Rein 1919; Niggel 1977). Finalement – dès la moitié du XIV^e siècle – des chroniqueurs ont fait de leur destin et de leur vie le centre de leurs écrits. La première autobiographie, née d'un livre de commerce et d'une chronique familiale en Allemagne, est celle de Burkhard Zink, écrite en 1466.

* De Florence nous ont été transmises des chroniques familiales dès le début du XIV^e siècle, voir Misch 1969, IV/2, 585.

Ainsi, à partir des livres de commerce se sont développées tout d'abord les histoires de familles, puis les premières formes d'autobiographie. Celles-ci font partie – à côté des journaux piétistes et anciennes biographies des professionnelles – des avant-formes décisives qui ont ouvert la voie à l'autobiographie moderne des XVIII^e et XIX^e siècles.

Cependant, les histoires familiales et l'autobiographie sont des genres et formes narratives à distinguer clairement.

L'histoire familiale (et, dans sa forme stricte, la chronique familiale) rapporte des événements qui se sont passés dans une famille, c'est-à-dire dans la maison au sens ancien du terme. Elle intègre plusieurs générations et ainsi plusieurs branches de la famille. Plus large que la généalogie ou qu'un arbre généalogique, elle ne contient pas seulement les dates de naissances, mariages et décès de chaque membre, ainsi qu'éventuellement leur profession, mais il s'y trouve des informations sur différents événements qui se rapportent à la famille ou à ses membres, comme par exemple l'acquisition d'une maison, la création d'un commerce, de grands jubilé. Ainsi une histoire de famille contient fréquemment des histoires de vie, plus ou moins riches et des *curriculum vitae*.

Une histoire de famille peut être écrite par un ou par plusieurs auteurs. Surtout sous la forme de chronique familiale, elle peut être continuée sur plusieurs générations. A l'origine, les auteurs des chroniques familiales étaient des hommes. La date à laquelle les femmes sont devenues auteurs de chroniques familiales n'est pas encore exactement connue historiquement. Mais dès le XVIII^e siècle, des chroniques familiales écrites par des femmes sont apparues*.

Souvent, on trouve dans une histoire de famille des témoignages de différents membres de la famille, comme des lettres, des extraits de journaux intimes, des *curriculum vitae*. C'est ainsi que l'on rencontre plusieurs auteurs pour une histoire.

Bien que l'auteur ou les auteurs d'une histoire de famille soient au centre de l'écrit, ils ne sont pas le centre de la narration, donc

* Dans les autobiographies de femmes écrites autour de 1900 – voir ci-dessous – des chroniques familiales sont mentionnées, écrites aussi bien par des auteurs masculins que féminins.

pas le personnage principal. Il ne s'agit pas de l'histoire de la vie de l'auteur; celui-ci reste, comme chroniqueur, à l'arrière-plan.

Les histoires et les chroniques familiales ne sont pas écrites pour être lues par un vaste public, mais seulement par la famille et les générations suivantes. Elles ne sont pratiquement jamais éditées – on les trouve dans des archives privées ou parfois publiques.

Il en va tout autrement de l'autobiographie: elle n'a – par définition – qu'un seul auteur, qui est en même temps le personnage principal – le héros de l'histoire. L'histoire envisage une vie ou une partie de celle-ci; elle s'adresse à un large public et aussi un public anonyme.

On a ainsi deux genres distincts, mais les chroniques familiales, ou plutôt les histoires familiales, jouent dans de nombreuses autobiographies de toutes époques un rôle important. Ainsi, avant l'histoire de vie proprement dite, on trouve souvent un court passage sur les origines de la famille, sur les parents et les grands-parents. Au cours du récit concernant la vie personnelle, on trouve des histoires sur le destin de membres de la famille et sur certains événements concernant la famille. Souvent, dans la narration sur les origines et la vie des époux et dans la description de la vie des enfants, il y a d'autres passages familiaux.

A ce propos, j'ai analysé un corpus d'autobiographies de femmes – presque 200 – qui ont été écrites en langue allemande vers 1900. Le volume de l'autobiographie est très variable: il varie entre deux pages et huit cent.

Vers la fin du XIX^e siècle, le nombre des autobiographies publiées par des femmes a énormément augmenté. En même temps, l'éventail des auteurs s'est étendu: ce n'étaient plus seulement les femmes célèbres – soit écrivains ou artistes, soit des femmes d'hommes célèbres, écrivant comme témoin d'événements politiques – qui pouvaient compter sur l'intérêt du public pour les histoires de vie, mais en principe toutes les femmes.

Entre 1890 et 1914 sont apparues des autobiographies de femmes aussi différentes que des institutrices, artistes, poétesses, politiciennes, éducatrices, diaconesses, aides soignantes, ouvrières, princesses, mères, etc.

Ce corpus d'autobiographies n'est pas seulement intéressant par l'éventail de ses auteurs, mais aussi parce que s'y retrouvent presque toutes les formes qui ont fait progresser l'histoire du genre depuis le XV^e siècle: confessions et conversions, observations propres comme dans un journal, apologies, aventures et récits de voyages, autobiographies professionnelles et autobiographies propres individuelles – et chroniques familiales.

J'ai analysé ces autobiographies selon les types d'articulation entre histoire de famille et histoire de vie propre: quelle signification y ont les chroniques familiales?

J'envisagerai d'abord les types généraux et retiendrai un exemple.

Premier type: l'histoire de famille comme base est présentée comme avant-propos proprement dit.

Ce type est le cas le plus fréquent. Il se trouve par exemple dans l'autobiographie de la musicienne et compositeur Louisa Le Beau: elle met en tête l'histoire de ses parents jusqu'au moment de sa naissance dans le premier chapitre de son histoire de vie. Elle recherche l'origine de son talent musical chez ses parents et chez ses ascendants.

Un exemple particulier de ce type est l'autobiographie de la chanteuse d'opéra Lilli Lehmann: elle met en premier, uniquement la chronique familiale maternelle de son ascendance.

Deuxième type: addition de l'histoire parentale et de sa propre vie.

Ainsi l'autobiographie d'Adelheid Schorn, dont le titre – *Deux âges d'homme* – indique ce qu'elle fait: elle écrit en même temps l'histoire de ses parents et de sa propre vie (qu'elle a passée, jusqu'à leur mort, avec ses parents).

Troisième type: l'histoire et les expériences des ancêtres, prise comme partie de sa propre vie.

C'est le cas de l'écrivain Tony Schumacher. Bien que le titre de son autobiographie soit *Was ich als Kind erlebt* (*Ce que j'ai vécu dans mon enfance*), le livre est composé de deux parties égales. Dans la première partie, l'auteur évoque des événements familiaux qui se sont passés avant sa naissance; dans la seconde, elle écrit à propos de ses propres souvenirs d'enfance. Dans un avant-propos, elle donne les raisons de

cette composition: elle écrit que ses propres souvenirs ne suffisaient pas pour intéresser un vaste public, et que pour cela elle inclut dans ses propres expériences celles qu'on lui a racontées à propos de ses parents et grand-parents. Ces expériences, écrit-elle, s'étendraient à sa propre vie.

Quatrième type: l'autobiographie devient une histoire familiale.

C'est par exemple le cas d'Elisabeth Jonas. Ses mémoires, accompagnés d'un journal intime et de sa correspondance, ont été édités par ses enfants après sa mort. Elle évoque d'abord sa vie personnelle jusqu'à son mariage avec un pasteur qu'elle aimait. La description de son mariage est le point culminant de l'histoire – après, elle écrit une chronique familiale avec les événements principaux de sa famille (elle a eu 12 enfants).

Le cinquième type est – si l'on veut – le contraire du type précédent: l'histoire de famille y devient une autobiographie.

C'est un exemple de ce type que je vais maintenant analyser.

Le cas d'Emilie Boes

Emilie Boes n'aurait jamais eu l'idée d'écrire ses mémoires si elle n'avait reçu – à l'âge de 58 ans – de sa cousine, un cahier avec des pages vides. Sa cousine souhaitait qu'Emilie y inscrive ses mémoires. Elle a commencé quelques mois après en écrivant un avant-propos – et puis a laissé le carnet vide pendant 24 ans. A l'âge de 82 ans, elle a repris le carnet et en a rempli les pages, selon la volonté de sa cousine. Mais elle ne voulait toujours pas écrire d'autobiographie. Dans un deuxième avant-propos, elle dénonce la vanité et l'égoïsme des autobiographes. De plus, elle constate qu'on ne peut pas écrire sur ce qui touche au plus intime, et que dans sa vie – qui a été mouvementée – il n'y a pas eu assez d'épisodes importants pour écrire une biographie. Au lieu de cela elle veut simplement répondre à la demande de sa cousine et se limite à ce qu'elle appelle „ces mémoires simples de ma vie «de la famille pour la famille»”. (Emilie Boes, p. 9)

Et comme elle appartient à une famille qui a beaucoup de ramifications, elle écrit des versions différentes pour chaque branche de sa famille. Elle n'a jamais eu l'intention de publier ces mémoires, comme elle l'écrit dans un de ses avant-propos, et c'est par hasard, qu'en 1964 une de ces versions a été publiée dans une édition privée par un neveu de l'auteur. La seule raison de cette publication était probablement qu'Emilie Boes était la nièce du poète Hoffmann von Fallersleben (l'auteur de la *Chanson des Allemands – Lied der Deutschen* – qui est depuis 1922 le texte de l'hymne national allemand). Dans ses mémoires, elle parle aussi dans quelques passages de son oncle célèbre. Quelques mots de la forme du texte à propos.

Les mémoires d'Emilie Boes comportent 58 pages, partagées en 36 petits chapitres. La plupart des chapitres portent pour titre les noms des parents et des amis, comme: „Mes parents”, „Les grands-parents maternels”, „Les grands-parents paternels”, „La famille zum Berge”; ou bien des événements de leur vie: „La mort des parents”, „Les noces d'or des parents”. Ces titres illustrent l'intention de l'auteur d'écrire des mémoires „de la famille pour la famille”.

Cependant les histoires de la famille sont toujours interrompues par des passages et des phrases dans lesquels l'auteur évoque sa propre vie, construisant ainsi un fil conducteur, abandonné, puis repris, qui le pousse à raconter son autobiographie – contre son intention avouée.

Ainsi nous découvrons – contre les intentions explicites de l'auteur – sa vie, et c'est dans sa propre histoire qu'on trouve la clé de ce mélange spécial des genres: une autobiographie sous-jacente à l'histoire de famille.

Emilie Boes est née en 1827, troisième fille de neuf frères et sœurs. Ses parents avaient une grande maison avec un commerce, une auberge et une ferme. Dès son enfance, Emilie et une de ses sœurs ont dû garder leurs frères et sœurs plus jeunes. Elle fréquente l'école primaire pendant 4 ans, elle suit des cours dans une école privée, et enfin avec un précepteur qui venait à la maison. Après sa confirmation, à l'âge de 15 ans, elle veut devenir institutrice, mais

ses parents ont décidé qu'elle resterait à la maison, pour aider sa mère dans les travaux ménagers et dans le commerce. A l'âge de 18 ans, elle passe un an dans la famille d'un pasteur, puis elle rentre et travaille de nouveau dans sa famille.

A l'âge de 27 ans, elle se fiance avec un commerçant. Son fiancé veut – après le mariage – aller en Afrique du Sud y établir un commerce. Emilie est prête à l'accompagner. Mais sa mère ne supporte pas cette idée: elle prie et presse Emilie de rester. Finalement, le coeur gros celle-ci capitule: elle rompt ses fiançailles et reste dans la maison de ses parents:

„Je capitulai, je rompis la liaison, même d'un coeur lourd, à tort ou à raison, je me le demande aujourd'hui encore”. (Emilie Boes, p. 19)

Cette cassure est pour elle une coupure biographique profonde; elle la décrit comme la „fin de sa jeunesse”.

Elle travaille alors, comme avant, dans la maison de sa famille, mais elle n'est pas heureuse. Face à des difficultés économiques rencontrées dans le commerce, Emilie fait des propositions des changements possibles dans le commerce, dans la maison, dans l'organisation du travail, etc. Mais ses parents tiennent aux vieilles habitudes et refusent la réalisation de toutes ses idées. Pour Emilie, il ne reste plus rien à faire, que – comme elle écrit: „travailler, travailler”. Elle fait alors un bilan qui est devenu le leit-motiv résigné de sa vie: „Arbeiten, ertragen und entsagen” – „Travailler, supporter, renoncer” (Emilie Boes, p. 44).

A partir de là, elle ne développe plus beaucoup son histoire de vie: elle reste avec ses parents jusqu'à leur mort. Comme il ne lui reste pas assez d'argent pour vivre, elle est obligée de travailler comme gouvernante dans des familles étrangères, puis chez une tante. Finalement, elle emménage avec une soeur cadette et un frère, et y reste jusqu'à sa mort en 1914. Elle écrit ses mémoires cinq ans avant sa mort.

L'histoire de vie d'Emilie est une histoire d'une vie empêchée: à cause de sa mère, elle a renoncé à se marier avec l'homme qu'elle aimait et à fonder une propre famille. Dans le ménage et le commerce

de ses parents, elle a renoncé à travailler selon ses idées: il ne lui est resté d'autre alternative que „travailler, supporter, se résigner”. Et après la mort de ses parents, il ne lui est même pas resté assez d'argent et elle a été obligée de travailler dans des familles pour subsister.

Pourtant, elle tente de faire un bilan positif de sa vie. Elle amoindrit son *leitmotiv* résigné et, dans le passage suivant, évoque sa fierté d'avoir malgré tout mené sa vie d'une main de maître:

Je suis restée réconciliée avec mon destin et j'ai beaucoup de raisons d'être reconnaissante de tout coeur envers le bon Dieu. (Emilie Boes, p. 44).

Et même si au moment où elle écrit, âgée de plus de 80 ans, elle doute d'avoir pris la bonne décision, à propos de ses fiançailles, elle écrit:

L'amour pour mes parents et pour mes frères et soeurs était si grand que j'y ai trouvé une autre belle mission pour la vie: vivre et travailler pour eux. (Emilie Boes, p. 19)

Ainsi elle décide, du moins avec le recul, de voir le sens de sa vie dans la vie pour sa famille. La forme de ses mémoires correspond à la vie qu'elle a vécue et à sa propre interprétation de cette vie: son histoire de vie a été déterminée par sa famille à laquelle elle a été vouée. C'est pourquoi il est naturel qu'elle écrive ses mémoires sous la forme d'une histoire de famille. Mais c'est une histoire de famille qui dissimule une autobiographie.

Références

- E. Boes, *Lebenserinnerungen von Emilie Boes, zugeeignet ihren lieben Nichten Bertha Henke und Ida Stark*, Jahresgabe 1964 der Hoffman von Fallersleben-Gesellschaft e. V. Fallersleben 1964 (écrit en 1909)
- E. Jonas, geb. Gräfin von Schwerin, *Blätter der Erinnerung für die Familie gedruckt*, Berlin 1901 (écrit en 1887)
- L.A. Le Beau, *Lebenserinnerungen einer Komponistin*, Baden-Baden 1910
- L. Lehmann, *Mein Weg*, Leipzig 1913; 2. vermehrte Ausgabe, Leipzig 1920 (mit 42 Abbildungen)

- G. Misch, *Geschichte der Autobiographie. Vierter Band, zweite Hälfte: Von der Renaissance bis zu den autobiographischen Hauptwerken des 18. und 19. Jahrhunderts*. Bearbeitet von Bernd Neumann, Frankfurt am Main 1969
- G. Niggel, *Zur Säkularisation der pietistischen Autobiographie im 18. Jahrhundert*, Prismata, Dank an B. Haussler, Pullach 1974, 155–172
- G. Niggel, *Geschichte der deutschen Autobiographie im 18. Jahrhundert. Theoretische Grundlegung und literarische Entfaltung*, Stuttgart 1977
- A. Rein, *Über die Entwicklung der Selbstbiographie im ausgehenden deutschen Mittelalter*, in: „Archiv für Kulturgeschichte“ 114 (1919), 193–213. Wiederabgedruckt in: *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*. Hg. von G. Niggel, Darmstadt 1989, 321–342
- A. Schorn, *Zwei Menschenalter. Erinnerungen und Briefe aus Weimar und Rom*, Berlin 1901
- T. Schumacher, *Was ich als Kind erlebt*, Stuttgart und Leipzig 1901
- B. Zink, *Chronik des Burkhard Zink 1368–1468*, in: *Die Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis in's 16. Jahrhundert*, 1862 ff.